

PAR L'AUTEUR DE JACK, LAURÉAT DU PRIX
SAINT-PACÔME DU MEILLEUR PREMIER POLAR



HERVÉ
GAGNON
JEREMIAH

UNE ENQUÊTE DE
JOSEPH LAFLAMME

EXPRESSION
NOIRE

HERVÉ
GAGNON
JEREMIAH

UNE ENQUÊTE DE
JOSEPH LAFLAMME

Prologue

Hôtel St. Lawrence Hall, Montréal
Lundi 10 avril 1865

Chaque fois qu'il venait à Montréal, l'homme descendait au St. Lawrence Hall, au 13, rue Saint-Jacques. Outre le fait que l'établissement avait été le centre des activités confédérées au Canada avant même que la guerre civile soit déclarée quatre ans plus tôt, il appréciait à sa juste valeur le luxe légèrement décadent que proposait l'hôtel à sa distinguée clientèle. Car l'homme était coquet et douillet. Il aimait aussi la vie nocturne de Montréal, cette ville britannique dans son architecture et française dans son âme, aussi moderne qu'ancienne, qui n'était comparable à aucune autre. Pourtant, il en avait visité plus que sa part. Il affectionnait particulièrement les nombreux théâtres, qui présentaient des concerts, des opéras, des opérettes, des vaudevilles, des comédies et des classiques auxquels il assistait à la moindre occasion. Il y trouvait à la fois la détente et l'inspiration. Quand la guerre serait terminée, peut-être s'établirait-il un moment à Montréal avec Lola. S'il survivait, évidemment.

Par mesure de précaution, cette fois-ci, il s'était inscrit sous un autre nom. On le surveillait et il ne servait à rien de claironner sa présence. Dans la chambre qu'il avait occupée avec Lola pendant quelques jours, une

valise en cuir était ouverte sur le lit. Furieux, il y jetait pêle-mêle ses chemises, ses cols, ses cravates, ses pantalons et ses chaussettes.

— Ne sois pas en colère... implora doucement sa compagne, pour la troisième fois, de cette voix chaude qu'il avait toujours aimée et à laquelle elle devait sa célébrité.

— Je t'en supplie, tais-toi, rétorqua-t-il sèchement, les dents serrées. J'ai besoin de m'entendre penser!

L'air sévère dans sa robe sombre au col serré sur le cou, les cheveux châtain clair tirés en chignon derrière la tête, sa valise pleine déposée près d'elle, la petite femme se tenait près de la porte de la chambre en se triturant nerveusement les mains. Même rongée par l'inquiétude, elle n'insista pas. Elle savait que, quand son homme était dans cet état, il valait mieux ne pas embraser son caractère volatil.

Ressassant ses souvenirs, il écrasa ses vêtements pour faire de la place. L'année précédente, à peu près à la même date, il avait passé dix jours dans cet hôtel, enfermé du matin au soir dans une salle de réunion enfumée. Avec plusieurs autres représentants des États du Sud, tous secrètement présents dans la métropole du Canada, il s'était acharné à mettre sur pied une des transactions les plus spectaculaires du siècle. Il s'agissait de vendre clandestinement à des marchands yankees des dizaines de milliers de livres de coton du Sud. La moitié serait payée en viande de porc et l'autre en argent liquide. L'affaire, se concluant par un échange officieux de prisonniers, devait rapporter plus de deux cent cinquante millions de livres sterling aux sudistes, et tout le monde s'en serait trouvé satisfait.

Certes, cela équivalait à fraterniser avec l'ennemi, mais il fallait être réaliste. Mieux nourris, les soldats confédérés auraient été en mesure de continuer à combattre tandis que les marchands yankees auraient revendu le coton

à New York avec profit. Les risques de se faire prendre étaient grands, mais les gains potentiels étaient à l'avant. Au bout du compte, les plus prudents avaient prévalu. Les négociations avaient échoué et chacun était reparti de son côté, lui comme les autres.

Il n'avait pas décoléré du reste de l'année. Il avait soumis un nouveau plan dont il avait lui-même soigneusement peaufiné les moindres aspects. Autour de la table avaient pris place les agents confédérés les plus endurcis. Assurément, ce qu'il avait proposé était audacieux, plus encore que ce qui avait été refusé, mais planifié avec la précision d'une pièce d'horlogerie suisse. Au théâtre, quand la pièce était bonne, que les acteurs étaient talentueux et jouaient tous leur rôle à la perfection, le succès s'ensuivait.

Il était presque parvenu à les convaincre que son plan relancerait la guerre et redonnerait courage au Sud. S'il avait eu une petite journée de plus pour argumenter, l'affaire aurait été dans le sac. Mais le mauvais sort semblait s'acharner sur la cause et le temps lui avait manqué. La veille, la nouvelle de la pire des catastrophes était parvenue au bureau de télégraphe de l'hôtel. Le télégramme déclarait en quelques mots secs que le général John Lee, véritable légende parmi les forces confédérées, avait déposé les armes devant Ulysses Grant à Appomattox. Richmond, en Virginie, était tombée. Les sudistes n'avaient désormais plus de capitale. La défaite imminente avait mis fin à toutes les discussions, chacun s'empressant de déguerpir avant de se retrouver devant un tribunal de guerre. Montréal étant un repaire bien connu d'agents confédérés, on y comptait une quantité équivalente d'agents de l'Union qui ne demandaient pas mieux que de mettre la main au collet de leurs ennemis et de leur enfoncer le nez dans la bouse de leur défaite.

Heureusement, cette fois, l'homme avait tout prévu. Rien, pas même les catastrophes annoncées, ne pourrait l'empêcher de procéder. Jadis, quand on l'avait accueilli au sein du Cercle, il avait juré d'en conserver tous les secrets, de défendre le drapeau de la légion, d'obéir aux ordres et d'aller là où on le lui ordonnerait. *For legion, rights and country** ! s'était-il écrié avec conviction, comme tous les autres. Il montrerait à ces lâches vers quels sommets pouvaient mener le cran et la témérité. À lui seul, il ferait tomber le despote, tel Brutus devant César. Il l'assassinerait sous les yeux horrifiés de ceux qui l'adulaient. *Sic semper tyrannis*** . D'un seul geste, il relancerait la guerre. Un jour, on lui attribuerait la victoire et on le célébrerait. Comme Antoine le disait de Brutus, on dirait de lui que « de tous les Romains, ce fut là le plus noble*** ». Tout avait été méticuleusement organisé.

Il ouvrit un tiroir de la commode et le retourna pour faire tomber son contenu dans la valise, puis le jeta, vide, sur le lit. Après avoir bouclé son bagage, il se redressa pour écarter de son visage la mèche rebelle de longs cheveux bruns ondulés qui y retombait toujours et qui était pratiquement devenue sa marque de commerce. La moue d'insatisfaction qui se dessina sur ses lèvres crispées tira sa moustache vers le bas.

La jeune femme s'approcha et fit face à son amant, dont la petite taille était amplement compensée par sa prestance naturelle et l'élégance qu'il cultivait avec un soin maniaque.

— La guerre est perdue, lui dit-elle d'un ton résigné et compatissant, presque maternel. Tout le monde le

* Pour la légion, les droits et la patrie !

** Ainsi en est-il toujours des tyrans.

*** Shakespeare, *Jules César*.

reconnaît. Ne t'entête pas pour rien. C'est fini. Partons quelque part et faisons-nous oublier. Pourquoi pas à Londres ? Hein ? Tu aimes tellement les théâtres de Londres...

Il ferma les yeux et inspira profondément pour retenir les méchancetés qu'il était tenté de lui jeter au visage. Une part de lui refusait toujours de croire le message arrivé la veille et l'autre le maudissait.

— Non ! Rien n'est encore perdu ! siffla-t-il entre ses dents. La Virginie n'est pas tout le Sud. Johnston résiste à Sherman, dans les Carolines. Il reste une chance.

— Je t'en prie... l'implora la jeune femme en tendant le bras pour lui caresser la joue.

Il balaya sèchement la main qui allait toucher son visage. Les yeux de Lola se remplirent de larmes et il regretta aussitôt son geste. Si quelqu'un lui avait prouvé sa loyauté, c'était elle. Ne vivaient-ils pas comme mari et femme ? N'avaient-ils pas couru ensemble tous les risques et bravé tous les dangers pour la cause, échappant de justesse aux blocus et aux pièges tendus par les agents du Nord ? Plein de remords, il l'attira contre lui et l'enveloppa de ses bras. La chaleur familière du corps de son amante, qui se moulait si bien au sien, le calma un peu. Il savoura brièvement le moment avant de la faire reculer pour la regarder droit dans les yeux.

— Je pars dans l'heure, lui annonça-t-il d'un ton doux mais déterminé. Je reviendrai dans quelques jours. Deux semaines, tout au plus.

— Et si tu ne reviens pas ? demanda Lola d'une voix chancelante, les yeux mouillés.

— Alors, je serai devenu un martyr de la cause et les confédérés victorieux m'érigeront une statue, rétorqua-t-il avec une pointe d'amertume.

— On n'épouse pas une statue, dit-elle.

— Attends-moi à l'autre hôtel, comme convenu, coupa son homme avec une fermeté qui contredisait son regard attendri. Je viendrai te rejoindre. Ensuite, nous mènerons la grande vie, là où tu voudras.

Il lui caressa affectueusement la joue et elle ferma les yeux pour goûter le toucher, de crainte que ce ne soit le dernier. Puis il tira une petite clé de sa poche, la lui déposa dans la main et lui referma les doigts dessus.

— Tu sais ce que tu dois faire. Garde-la précieusement. Tout est dans le coffre, en sécurité. Si jamais je ne reviens pas, le Cercle te retrouvera, lui dit-il. Tu leur expliqueras ce qui s'est passé.

Il sourit doucement à la jeune femme, dont les larmes coulaient maintenant librement sur ses joues. Puis il l'attira contre lui et l'embrassa avec passion.

Des cris de l'autre côté de la porte les firent sursauter.

— Ça vient du rez-de-chaussée, déclara-t-il, instantanément en alerte.

Il se détacha de son amante, se précipita à la fenêtre et écarta les rideaux. Il aperçut trois hommes en costume sombre monter la garde devant l'hôtel. Tout près se trouvait une voiture noire aux vitres remplacées par des barreaux. *Une prison sur quatre roues*, songea-t-il. Elle repasserait la frontière clandestinement et tous les prisonniers seraient cités à procès en territoire américain.

— Des Yankees. Les nouvelles vont vite, déclara-t-il avec dépit.

Il se retourna vers Lola, qui tenait toujours la clé dans sa main, statufiée.

— Mets-la dans ton sac, ordonna-t-il. Tu sais ce qu'elle vaut.

Elle sortit de sa torpeur.

— O-Oui, bien sûr, bredouilla-t-elle en obtempérant.

Il finit de boucler sa valise, s'enfonça un chapeau sombre sur la tête pour camoufler ses traits, prit sa compagne par le bras et l'entraîna vers la porte de la chambre.

— Ils vont ratisser tous les étages et ramasser les confédérés qu'ils trouveront, expliqua-t-il. Nous devons partir.

Avec prudence, il passa la tête dans l'embrasement, s'assura que personne ne venait dans le couloir et sortit avec la jeune femme.

— Qu'allons-nous faire ? s'enquit Lola.

— Ce que feraient deux personnes qui n'ont rien à se reprocher : descendre, franchir calmement le hall, sortir sans se presser et héler une voiture, répondit-il en se dirigeant vers l'escalier. Je te déposerai et je filerai à la gare.

— Tu reviendras ?

— Dans une semaine ou deux, je serai de retour, affirma-t-il avec conviction.

— Promis ?

Il ne répondit pas. Il ne le pouvait pas. Elle allait insister, mais ils s'étaient engagés dans l'escalier. Un homme à la mine patibulaire escaladait les marches deux par deux. Le compagnon de Lola le salua calmement en touchant le rebord de son chapeau avec naturel, conscient de jouer le rôle le plus important de sa carrière. L'autre se contenta de grommeler quelque chose en passant son chemin. Tremblante, Lola remercia Dieu d'être l'amante de cet homme talentueux. Comme si celui-ci avait lu dans ses pensées, il se tourna vers elle et lui adressa un clin d'œil.

Quebec Hotel, Montréal
Lundi 1^{er} mai 1865

À quatre pattes sur le plancher de sa chambre, Lola, folle d'angoisse, fouillait frénétiquement les vêtements

répandus autour d'elle. Elle l'avait fait plusieurs fois, mais elle espérait encore. Couinant comme un chiot effrayé, elle palpait d'une main tremblante les robes, les bas, les culottes, les camisoles et les blouses, sans même s'apercevoir que des larmes roulaient sur ses joues et s'écrasaient dans le tissu.

Après avoir examiné les moindres coutures de chaque guenille, elle dut se rendre à l'évidence : la clé n'y était pas. Quelqu'un avait dû profiter d'une de ses brèves absences pour entrer dans sa chambre et la trouver, cachée parmi les vêtements rangés dans le premier tiroir de la commode. Quelqu'un qui avait su qu'elle la possédait. Elle s'en voulait terriblement. Elle aurait dû la garder sur elle en tout temps. Elle avait cru bien faire. Elle avait été stupide.

Lola s'adossa au mur le plus proche, ferma les yeux et laissa libre cours à ses sanglots, s'abandonnant tout entière à son découragement. Son homme était mort depuis presque une semaine. Elle l'avait appris à l'aube en consultant le journal, après avoir suivi de loin ses aventures. Aussitôt, malgré le vide qui s'était formé en elle, son premier réflexe avait été de tenter de contacter des agents confédérés, au Canada ou aux États-Unis, pour leur rendre la clé.

Maintenant, tout avait changé. La valeur de cette clé était inestimable. Et elle allait devoir annoncer au Cercle qu'elle l'avait perdue. À cause de sa tête de linotte, la défaite risquait d'être définitive. Son instinct lui disait de disparaître au plus vite, sans laisser de traces. Elle prendrait le train et irait se perdre dans l'anonymat de New York, du moins pour un temps. Une fois calmée, elle verrait mieux ce qu'elle devait faire.

Elle se releva et se mit à ramasser ses vêtements pour les fourrer pêle-mêle dans sa valise. Il était temps de partir.

Le Cercle l'attendait et elle n'était pas plus libre de refuser que l'était un condamné à mort en route vers l'échafaud.

Dans la rue Saint-Jacques, l'homme marchait aussi vite qu'il pouvait le faire sans se mettre à courir. Même s'il crevait de peur, la dernière chose qu'il voulait était de se faire remarquer. Il devait mettre le plus de distance possible entre lui et le Quebec Hotel, mais surtout, il devait atteindre sa destination. Une fois à la loge, parmi ses frères, il serait en sécurité et la clé aussi.

Il ferma le col du manteau long qu'il avait revêtu pour cacher son uniforme de porteur. Le lot des Noirs était de passer inaperçus, comme les meubles et les décorations. Personne ne les voyait jamais. Ils n'étaient rien. Pour une fois, cette indifférence jouerait à son avantage.

Il ferma encore plus fort son poing sur la clé, au fond de sa poche, et hâta le pas vers Sainte-Cunégonde. Grâce à elle, des milliers de vies seraient épargnées.

1

Excelsior Springs, Missouri
Mardi 4 avril 1882

Le temps était doux en cet après-midi d'avril. Caché derrière un arbre, à bonne distance, il observait la scène. Basse, en bois pièce sur pièce, la maison de ferme familiale était blanchie à la chaux. Dans la cour, on avait creusé une fosse. Deux pelles plantées dans un tas de terre en témoignaient. Autour du trou sombre, quelques personnes composaient un bien piteux regroupement de ses proches. Zelda était là, évidemment, avec leur fille de trois ans dans les bras et leur fils de sept ans accroché à sa jupe usée. Les trois pleuraient à chaudes larmes. Près d'eux se tenait son frère aîné, stoïque, dont seule la raideur trahissait la peine.

La scène lui brisait le cœur et il eut du mal à retenir le gros sanglot qui semblait s'être coincé dans sa gorge. Cette famille, il la voyait pour la dernière fois. Dès que le modeste cercueil fabriqué à la hâte avec des planches serait en terre, il tournerait à jamais le dos à tous ceux qu'il avait aimés. Ce sacrifice, il ne l'avait pas choisi ; on le lui avait imposé.

Portée par le vent, la voix du vieux pasteur lui parvint, nasillarde et traînante. C'était celle d'un homme blasé de la mort, qui tenait ouverte dans ses mains une bible qu'il pouvait sans doute citer par cœur.

— L'Éternel est mon berger : je ne manquerai de rien. Il me fait reposer dans de verts pâturages. Il me dirige près des eaux paisibles. Il restaure mon âme. Il me conduit dans les sentiers de la justice*.

Près de la fosse se trouvaient seulement quatre membres de la bande, qui ne cessaient de jeter des coups d'œil nerveux aux alentours. Le seul fait d'être là, à la merci des maudits agents qui les cherchaient sans cesse, représentait un risque énorme qui témoignait de leur attachement pour lui et pour lequel il leur était reconnaissant.

Il assistait à son propre enterrement. Désormais, tous le croyaient mort, même ceux qui lui étaient chers. Ainsi en avait décidé le Cercle et, à moins d'avoir des velléités suicidaires, personne ne désobéissait aux ordres.

— À cause de son nom, quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi : ta houlette et ton bâton me rassurent**, poursuit mécaniquement le pasteur.

Tout avait été organisé dans les moindres détails. Il avait suffi d'une balle dans la tête d'un de ses rivaux, qui avait eu la malchance de lui ressembler vaguement. Dès son arrivée, le médecin l'avait déclaré mort. Trente-quatre ans, c'était bien jeune pour mourir. À compter d'aujourd'hui, ce serait surtout bien long pour vivre.

Il glissa l'index sous le col amidonné de sa chemise et tira. Il n'avait pas l'habitude de ce genre de vêtement, mais il devrait s'y faire puisque, désormais, il serait quelqu'un d'autre. Il adopterait une nouvelle apparence, de nouvelles manières, une nouvelle profession. Plus jamais il ne porterait son propre nom, dont il avait toujours été si fier. L'idée avait quelque chose de déprimant. Depuis

* Psaumes, chapitre 23, versets 1-3.

** Psaumes, chapitre 23, versets 3-4.

qu'il avait seize ans, il mettait le Mal au service du Bien. Un peu comme le Robin des Bois de son enfance. Mais la cause était plus grande que lui et sa vie. Elle l'empêchait sur tout. Et maintenant, maîtresse souverainement capricieuse, elle exigeait qu'il la serve autrement.

Tant de choses dépendraient de lui : une véritable fortune et, ultimement, le sort du Sud tout entier. Juste à y songer, il avait l'impression que le poids sur ses épaules allait l'écraser et qu'il se mettrait à rentrer véritablement dans le sol, comme celui qui porterait désormais son nom jusqu'au Jugement dernier. Mais il était un soldat du Cercle. Il devait défendre la nation et protéger les droits de ceux qui peuplaient ses terres. Pour mener à bien sa mission, on lui avait donné carte blanche. Elle était la plus importante jamais entreprise. S'il échouait, la cause disparaîtrait pour de bon, oubliée de tous.

Au loin, le vieux pasteur referma solennellement sa bible, se recueillit un moment et, l'air grave, adressa un signe de la tête aux quatre hommes. Pressés de partir, ceux-ci empoignèrent aussitôt les extrémités des deux cordes passées sous le cercueil et le soulevèrent. Ils se disposèrent de chaque côté de la fosse et firent descendre le mort dans le lieu de son dernier repos avant d'y jeter les câbles. Il grimaça en voyant sa veuve et ses orphelins se mettre à pleurer de plus belle, maladroitement réconfortés par son frère, raide comme le canon d'une Winchester. Les hommes prirent les pelles et se mirent à remplir énergiquement la fosse, sans aucune prétention au deuil. Ils ne voulaient que partir. Il les comprenait. Il aurait fait pareil. Leur survie en dépendait.

Lui qui avait rêvé de victoires et de gloire, s'il avait su alors ce qu'il savait maintenant, jamais il n'aurait accepté de se joindre au Cercle. Pour toute récompense, il avait reçu pas moins de trente-six balles dans le corps, dont

plusieurs avaient failli le tuer ; il avait vécu dans la pauvreté et la misère, en fuite perpétuelle, vivant sous des noms d'emprunt ; sa famille avait été privée de tout ; et voilà que, pour finir, on lui retirait son identité. Dorénavant, et pour le reste de sa vie, il ne serait qu'un mort-vivant.

Il posa un ultime regard sur la femme et les deux enfants qu'il abandonnait. Il se sentait affreusement lâche. On lui avait laissé entendre sans beaucoup de subtilité que, s'il refusait, ils seraient massacrés. Pour que les siens vivent, il avait donc accepté de mourir.

Avec une détermination issue du désespoir, il tourna les talons et s'enfonça dans les bois, vers le cheval qu'il avait laissé plus loin. On avait promis dix mille dollars à quiconque pourrait mener à sa capture, mort ou vif. Finalement, il serait mort à vil prix.

2

Sainte-Cunégonde, en banlieue de Montréal
Mercredi 3 février 1892

Il était tout juste passé minuit et Winston Roach était crevé, comme au terme de tous les jours que Dieu lui accordait. Il avait mal au dos, aux épaules et aux reins. Quelque chose dans son cou s'était coincé voilà deux ans et le malaise ne cessait d'empirer depuis. Ses mains aux jointures enflées étaient douloureuses et se refermaient de plus en plus difficilement, rendant la moindre tâche ardue. Il marchait le dos courbé en traînant les pieds. À cinquante-sept ans, bientôt cinquante-huit, il n'avait plus l'âge des quarts de travail de douze heures, parfois seize, à la gare de la *Grand Trunk Railway*, à transporter des bagages dans les bonnes journées et à charger des caisses de marchandises dans les pires. Mais il devrait travailler jusqu'à ce que son corps le trahisse, comme tous les ouvriers. Ensuite viendraient la pauvreté, la déchéance et, ultimement, la mort. Pas comme ces bourgeois de Westmount ou du quartier Saint-Jacques, qui ne se salissaient jamais les mains et qui ne soulevaient rien de plus lourd que des billets de banque.

Marchant dans la rue Saint-Jacques, il soupira en songeant à la douzaine de coins de rue qu'il lui restait à franchir pour atteindre Vinet, puis, de là, aux quelques-uns

de plus jusqu'à Notre-Dame, et enfin, Napoléon. En soi, la distance n'était pas si grande, mais dans ce froid de canard, avec le vent qui lui pinçait le visage, il s'en serait passé. Il était impatient d'avalier un verre de rhum pour se réchauffer les os, puis de retrouver son lit pour quelques heures, même s'il devrait être de retour au travail dès huit heures sans s'être suffisamment reposé. Il aurait voulu pouvoir marcher plus vite, mais ses vieilles jambes ne le lui permettaient tout simplement plus. De surcroît, la neige accumulée rendait les trottoirs glissants.

Un frisson le parcourut et une quinte de toux le prit. Il dut s'arrêter et attendre qu'elle passe, puis il repartit en grelottant. Le vieux manteau de toile dont il tenait le col fermé laissait passer le vent. Il retint sa casquette molle pour l'empêcher d'être emportée par une bourrasque, rentra la tête dans ses épaules maigres et se hâta de son mieux. Dimanche n'était pas si loin, et il pourrait se reposer un peu avant de recommencer à besogner. Il en irait ainsi jusqu'à sa mort.

Winston Roach détestait plus que tout l'hiver de ce pays qui n'était jamais tout à fait devenu le sien, même s'il y avait maintenant passé la plus grande partie de sa vie. Personne ne l'avait prévenu que tout y était glacé six mois par année et que rien ne pouvait repousser ce froid humide qui s'insinuait sous les vêtements et jusqu'au creux des os. Quand novembre arrivait, il se mettait à regretter cruellement sa Jamaïque natale. Il ne retrouvait un semblant de bonheur qu'en avril.

En plus du froid, il en avait assez de charger des caisses du matin au soir ou de porter des bagages et de sourire à pleines dents quand on lui faisait l'aumône d'un pourboire. L'envie lui prenait souvent de tout planter là, de faire comme bien d'autres et de retourner chez lui, au soleil. Mais Augusta et les enfants étaient tous nés ici et

ne connaissaient pas d'autre domicile. Sa femme, toute sainte qu'elle fût, refuserait de le suivre et il était hors de question d'abandonner sa famille. Augusta était plus jeune que lui, mais déjà trop vieille pour se remarier avec six enfants à sa charge. Elle serait condamnée à une misère pire que celle qu'elle connaissait déjà. Jamais son salaire à la manufacture de chaussures ne lui suffirait. Et puis, au fond, la gare valait quand même beaucoup mieux que la plantation de canne à sucre de sa jeunesse. Il s'était donc résigné à finir sa vie au Canada en grelottant, en toussant et en ayant mal partout. C'était là tout le bonheur auquel il pouvait aspirer, et rêver ne servirait à rien.

Le vent faisait balloter les enseignes suspendues devant les quelques commerces et boutiques éparpillés sur cette section de Saint-Jacques. Leurs grincements sinistres étaient les seuls bruits qu'il entendait, hormis les crissements de la neige sous ses pas. Elles étaient écrites en anglais ou en français, selon la clientèle. En presque trente ans, il avait appris à aimer Sainte-Cunégonde. À force de côtoyer les Canadiens français, il était parvenu à baragouiner leur langue. Assez pour se faire comprendre, pour éviter les pires malentendus et même, parfois, pour réussir à rire un brin. Il lui était arrivé de boire un verre avec ses voisins, et ses enfants jouaient avec les leurs dans les ruelles. La vaste majorité des neuf mille habitants vivaient dans la misère des populations ouvrières. Ce point en commun suffisait à combler les fossés que la différence de religion et de couleur de peau tendait à creuser. Que le petit pain soit noir ou blanc, quand on était né pour...

Roach sourit en repensant au moment où il avait compris que son patronyme, pourtant commun dans sa terre natale, lui vaudrait d'éternelles taquineries. Un mécanicien de locomotive canadien-français de la gare l'avait

interpellé en l'appelant « Bébitte », et tout le monde autour avait bien ri. Sans trop comprendre, il avait fait comme les autres. Ce n'était que plus tard qu'un autre porteur, qui comprenait mieux le français, lui avait appris que *roach* signifiait « cafard » en français. Depuis, il était Bébitte. Il ne s'en formalisait pas. L'intention n'était pas méchante. Entre pauvres, il fallait savoir s'amuser.

Perdu dans ses pensées, la tête basse, il ne vit pas les trois hommes surgir du coin de Saint-Jacques et Dominion pour s'avancer en sens inverse. Lorsqu'ils furent à une dizaine de pieds de lui, ils se plantèrent côte à côte sur le trottoir, lui barrant le passage. Roach faillit leur rentrer dedans et manqua de perdre pied dans la neige en s'arrêtant net.

Vêtus de longs manteaux qui atteignaient presque leurs chevilles et qui battaient dans le vent, des chapeaux à large rebord enfoncés sur la tête, les trois Blancs n'avaient pas l'air commodes. Il les dévisagea un moment et, dans la faible lumière d'un lampadaire à gaz, distingua trois visages taillés dans la pierre, tous moustachus et mal rasés. Son instinct le poussa à baisser les yeux, comme ses ancêtres esclaves avaient dû le faire jadis devant leurs maîtres, et il s'en voulut aussitôt d'agir ainsi.

— Regarde où tu vas, le nègre, dit l'un d'eux en anglais, d'un ton bourru et agressif, en le repoussant sèchement d'un coup sur l'épaule. Tu nous es presque rentré dedans.

— Ouais, *boy*, renchérit un peu bêtement le deuxième.

— Qu'est-ce que tu fais dehors en pleine nuit, le nègre ? Hein ? demanda le troisième. T'as pas de propriétaire qui te cherche ? Tu crois que t'as le droit de partager le trottoir avec nous ? C'est ça ?

Nègre. *Boy*. En entendant ces mots, que jamais personne ne lui avait jetés au visage, même au travail, Roach sentit un frisson d'appréhension remonter le long de son

dos. Des hommes qui parlaient ainsi, dans un anglais dont l'accent lui était étranger, ne pouvaient lui vouloir que du mal.

— Pardon, messieurs, marmonna-t-il d'un ton mièvre en faisant mine de les contourner. Je dois rentrer chez moi.

L'un d'eux lui empoigna le bras et le remit à sa place. Dès lors, Roach sut qu'il était véritablement en danger.

— Où est-ce que tu crois aller, *boy*? gronda l'homme entre ses dents. Tu devrais pas bouger, parler, ni même respirer sans qu'un Blanc te le permette.

Celui qui l'avait abordé en premier et qui semblait être le chef du groupe le dévisagea d'un regard plus froid encore que le vent qui sifflait.

— Alors, c'est ça, l'ennemi? Je suis déçu, déclara-t-il avec une moue. J'avais imaginé mieux qu'un ouvrier arthritique et maigrichon.

Sans prévenir, l'homme le poussa violemment par terre. Roach atterrit sur les fesses et les trois inconnus fondirent sur lui tels des loups affamés sur une proie blessée. Ils se mirent à le rouer de coups de pied et de poing bien trop rapides et nombreux pour qu'il puisse s'en protéger. Il sentit la peau de son visage, gelée par le vent et le froid, se fendre à plusieurs endroits et le sang en jaillir. Une douleur sourde gagna peu à peu tous ses membres. En dernier recours, il se roula en boule et couvrit sa tête de son mieux, en espérant qu'ils se lassent avant qu'il meure.

— Pourquoi? parvint-il à gémir.

— Le Cercle a un compte à régler avec toi et tes petits copains. Et depuis quand il faut une raison pour tabasser un nègre?

Les coups se remirent à pleuvoir de plus belle, mais cette fois, Roach, transi de terreur, les sentit à peine. L'homme avait parlé du Cercle. Ce mot signait son arrêt de mort. S'il parlait, presque trente ans d'efforts et de

prudence s'écrouleraient comme un château de cartes. Il serra les dents, ferma les yeux et endura.

L'ouvrier ne fut bientôt plus qu'une masse immobile et à demi consciente dans la neige que son sang mouillait. Un des hommes s'accroupit auprès de lui.

— Je ne te mentirai pas, *boy* : nous allons te tuer. Mais si tu ne veux pas trop souffrir, je te conseille de parler, chuchota-t-il dans son oreille. Où sont les papiers ? Hein ? Où ils sont ?

— Je... Je ne sais pas... de quoi vous... vous...

— Mais oui, tu le sais. Ne me prends pas pour un imbécile.

L'homme attendit encore quelques secondes, en vain.

— Bon, fais comme tu veux, soupira-t-il en feignant le regret. De toute façon, si ce n'est pas toi qui parles, ce sera le prochain. Nous, on n'est pas pressés et on aime bien tabasser les nègres.

L'homme se releva. Roach sentit vaguement qu'on l'attrapait par les poignets et les chevilles. Une terrible douleur lui traversa la jambe gauche, de la cheville à la hanche. Il se crispa de tout son long et voulut hurler, mais n'en eut pas la force. La douleur eut raison de lui et il s'enfonça dans le néant.

Roach ouvrit les yeux. Après quelques instants à osciller entre la conscience et l'inconscience, il fut saisi d'une peur panique. Il essaya d'appeler, mais quelque chose sur sa bouche l'en empêcha. Dès qu'il tenta de bouger, une douleur fulgurante jaillit dans sa jambe gauche et parcourut son corps de part en part. Il essaya d'inspirer mais y parvint à peine. Son nez cassé ne laissait rien passer.

Il fallut un moment à sa cervelle embrouillée pour déterminer qu'il était suspendu par les poignets et que

ses jambes ne le soutenaient pas. Il secoua un peu la tête et, avec effort, la releva doucement. Autour de lui, des chandelles jetaient une faible lumière. Au-delà d'elles, il n'y avait que ténèbres.

— Il est réveillé, annonça un homme derrière lui.

Roach reconnut la voix graveleuse portée par l'écho dans cet endroit qui semblait grand et désert. Les souvenirs lui revinrent d'un seul coup, comme si le tonnerre et les éclairs lui étaient tombés dessus. Les trois hommes sur le trottoir. Les coups. La panique le gagna de nouveau, menaçant de lui faire perdre ce qu'il lui restait encore de raison. Se demandant où on l'avait traîné pendant qu'il était inconscient, il fouilla vainement le noir. Il eut beau tendre l'oreille, les seuls sons qui lui parvenaient étaient ceux que produisaient les pas de ses trois ravisseurs sur le sol et le vent qui sifflait dans les fenêtres, quelque part sur sa droite. Un courant d'air froid le fit frissonner et lui fit réaliser qu'il était torse nu.

— Commençons. C'est plus amusant quand ils sont éveillés, gloussa un autre avec une impatience évidente, ce qui fit ricaner ses compagnons.

Des pas se rapprochèrent en faisant écho. Roach sentit le souffle d'un homme sur son cou et son haleine de whisky. Le quidam empoigna ses cheveux crépus pour lui relever la tête.

— Si tu me dis où sont les papiers, je te promets de ne pas te faire souffrir, dit-il dans une piètre imitation de compassion. Une balle entre les deux yeux, puis plus rien.

— Je ne sais pas... de quoi vous parlez, haleta Roach. Je... le jure.

— La parole d'un nègre a la même valeur que sa merde, renâcla un des inconnus avec mépris.

— Et ses enfants ont la même couleur, renchérit le troisième.

Les trois s'esclaffèrent. L'homme lâcha la chevelure de Roach, dont la tête, trop lourde pour qu'il la soutienne, retomba vers l'avant.

— C'est ta dernière chance. Où sont les papiers ?

Conscient de se condamner lui-même, il ne réagit pas.

— *For legion, rights and country!* tonna l'homme derrière lui.

Quelques secondes après, un sifflement fendit l'air. La douleur qui assaillit la peau du dos de Roach fut telle qu'il se crispa tout entier et renversa la tête. Son bâillon étouffa le hurlement guttural qui monta des profondeurs de sa poitrine alors qu'il avait l'impression qu'on versait de l'acide dans une blessure ouverte. Un autre coup suivit presque aussitôt avec un résultat identique, puis d'autres encore, jusqu'à ce que des points lumineux se mettent à danser devant ses yeux écarquillés.

S'enfonçant toujours plus profondément dans une souffrance rythmée par les assauts qui lui déchiquetaient la peau, il perdit la notion du temps. Rapidement, il ne fut plus qu'une immense brûlure tandis que son sang s'accumulait en une flaque grandissante à ses pieds. Ses épaules menaçaient de se disloquer sous le poids de son propre corps. Il perdit jusqu'au désir de vivre. Il ne voulait plus qu'une chose : que la souffrance cesse avant qu'il cède et parle. Ses quelques pensées encore vaguement cohérentes allèrent à sa femme et à ses enfants. Il les confia à Dieu et implora son Créateur de lui donner le courage de bien mourir.

Au moment où il ne croyait pas pouvoir en endurer un seul de plus, les coups cessèrent. Winston Roach fut brièvement laissé à lui-même, affaîssé au bout de sa corde, avant de sentir qu'on libérait ses poignets. Il s'écroula sur le sol glacial comme un paquet de guenilles, dépouillé de toute force et de toute volonté. Tandis que

le sang qui recommençait à irriguer ses mains lui causait des douleurs presque pires que la peau à vif de son dos, et que les muscles et les tendons distendus de ses épaules brûlaient comme un feu ardent, un des hommes s'accroupit près de lui et l'observa en penchant la tête sur le côté, l'air critique, comme s'il considérait du bétail. Dans la lumière blafarde, il n'était qu'une silhouette. Aux oreilles de Roach, le ricanement amusé de l'individu fut plus sinistre que tous les mauvais traitements qu'on lui avait infligés.

— Tu es fidèle jusqu'à la mort à tes devoirs et à tes obligations ? C'est ça ? demanda enfin l'homme. Comme ton maître Hiram ?

Les trois inconnus s'éloignèrent. Après un moment, Roach sentit que quelque chose lui serrait la gorge. Soudain, il fut brusquement relevé de force. Sa jambe blessée lui arracha un hurlement qui fut arrêté net par ce qui l'étouffait. Puis il fut soulevé de terre et se mit à se débattre avec l'énergie du désespoir. Il voulut crier, mais l'air ne voulait ni sortir ni entrer. Il finit par manquer de force et ses mouvements se calmèrent. Un voile noir s'abattit sur ses yeux.

L'un des hommes considéra le cadavre qui oscillait au bout de sa corde, tel un macabre pendule. Il tira un long couteau de sa botte et, en quelques coups plus ou moins habiles, termina le travail.

— Voilà. Ça devrait bien énerver les autres, déclara-t-il sur le ton de l'ouvrier satisfait de son travail, en replaçant son arme.

— Dommage qu'il ait été aussi coriace, déplora l'un des deux autres. Les choses auraient été plus faciles.

— Croyais-tu vraiment que ce serait facile ? Nous les prendrons un par un jusqu'à ce que l'un d'eux crache le morceau.

Sans attendre, ils sortirent et disparurent sans se presser dans la rue Saint-Jacques. De toute façon, personne ne trouverait le mort avant le matin.

Entre deux édifices, à quelques centaines de pieds de l'église, un homme était adossé contre la paroi, fondu dans la nuit, et observait la porte par laquelle les trois types étaient entrés avec le nègre après l'avoir tabassé en pleine rue. Il les suivait depuis qu'il était arrivé à Montréal, une semaine plus tôt, dès qu'on l'avait informé que son « ami » Jeremiah s'y trouvait aussi. Après des jours entiers à grelotter, ses efforts rapportaient enfin.

Les mains dans les poches d'un manteau bien trop léger pour repousser ce froid dont il n'aurait pas pu imaginer le mordant, il était transi et pris de frissons incontrôlables. Il allait finir par attraper la mort et crever dans ce maudit pays où tout était enterré sous la neige. Au moins, s'il devait mourir de froid, ce serait avec la satisfaction du devoir accompli. Depuis presque trente ans, les hommes comme lui guettaient, espionnaient, battaient, mutilaient et tuaient même. Tout cela pour mettre la main sur la maudite carte.

— Nous ne dormons jamais, murmura l'homme pour lui-même, les dents serrées pour les empêcher de claquer. Mais personne ne m'avait dit qu'il fallait geler à mort.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit et les trois gaillards sortirent en rigolant comme des gamins, leurs longs manteaux claquant dans le vent. L'absence de leur victime donnait à penser qu'elle était soit morte, soit abandonnée et fort mal en point. Il s'en fichait. Pour lui, l'agression d'un Noir était une excellente nouvelle. Elle annonçait la fin possible de trois décennies d'une traque incessante. La patience de l'Agence allait enfin

être récompensée et son honneur, lavé. Le crime humiliant, commis jadis sous les yeux de tous, allait être puni.

L'homme regarda les trois brutes s'en aller. Lorsqu'ils furent loin, il sortit de sa cachette et traversa la rue, discret comme une ombre. Il devait voir ce qui s'était passé. Au pire, s'il le fallait, il achèverait le Noir. Il s'assura que personne ne le voyait, puis se glissa subrepticement à l'intérieur. Ce qu'il vit le fit sourire. Même l'éternuement qui le secoua et son nez qui coulait ne gâchèrent pas sa satisfaction.

Il n'avait pas besoin de vérifier de plus près. Les choses étaient en marche. Il ressortit avec la même prudence et s'éloigna. Il avait un rapport à faire.



Avril 1865. La guerre de Sécession tire à sa fin, et les membres d'une société secrète confédérée, les Knights of the Golden Circle, sont réunis au St. Lawrence Hall Hotel, à Montréal. Leur but : planifier la reprise des hostilités et encaisser des traites bancaires américaines d'une valeur de 2,5 millions de livres sterling. Parmi eux, John Wilkes Booth, futur assassin du président Abraham Lincoln, a en sa possession un objet encore plus précieux.

Février 1892. Des Noirs montréalais sont sauvagement torturés et assassinés à la manière caractéristique du Ku Klux Klan. Le journaliste du *Canadien* Joseph Laflamme se lance sur l'affaire en compagnie de l'inspecteur Marcel Arcand, du Département de police de Montréal. Ils croiseront la route d'un personnage légendaire que l'on croit mort depuis 1882 et qui ne reculera devant rien pour retrouver ce que Booth a caché à Montréal.



Historien et muséologue, Hervé Gagnon a connu un grand succès au Québec et en France avec ses séries *Le Talisman de Nergal*, *Damné*, *Vengeance* et *Malefica*. Après *Jack*, il signe avec *Jeremiah* la suite des aventures de Joseph Laflamme.